

Fant-Asia

Alain Vézina

Number 193, November–December 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49262ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vézina, A. (1997). Fant-Asia. *Séquences*, (193), 12–13.

FANT-ASIA

Fort d'une première édition qui, faut-il le rappeler, avait remporté un énorme succès, FANT-ASIA a soufflé sa deuxième bougie cet été dans l'engouement général. Il fallait voir les longues files d'attente aux portes de l'Impérial à Montréal! Avec un nouveau volet international à la programmation, FANT-ASIA élargit ainsi ses horizons et fait un pas de plus vers l'acquisition d'un statut qui en fera peut-être bientôt un événement d'envergure internationale un peu à l'image des festivals de Bruxelles ou de Stiges. Ne manque qu'une compétition officielle et une solide renommée. Nous vous proposons ici un survol de quelques films.

DAY OF THE BEAST

Après le très apprécié *Action Mutante*, le jeune réalisateur espagnol Alex de la Iglesia nous propose l'itinéraire du prêtre Berriartua convaincu d'avoir relevé dans l'apocalypse de Saint-Jean la date et le lieu de naissance de l'Antéchrist: le 25 décembre à Madrid. Faute de connaître le lieu exact de l'événement, le prêtre se voit dans

l'obligation d'adopter un comportement moralement très répréhensible. Il officie une messe noire (scène absolument désopilante) avec l'intention avouée de tromper le diable, en apprenant de celui-ci l'endroit précis de la naissance. Commence alors une quête où le pauvre prêtre, flanqué d'un fan de *heavy metal* et d'un médium vedette de la télévision, tente de contrecarrer les plans de Satan.

Si *Action Mutante* était produit par Pedro Almodóvar, celui-ci ne s'est pas impliqué dans *Day of the Beast*. La raison? L'anecdote méritait d'être rapportée. Alex de la Iglesia confie que Almodóvar, très catholique, refusait catégoriquement de s'associer à un film touchant à Satan et ce, malgré l'approche *délirante* du réalisateur: «Il ne nous a même pas rendu visite sur le tournage car il pensait qu'il y risquerait sa peau, que c'était trop dangereux». Quoi qu'il en soit, *Day of the Beast* fut l'une des grandes surprises du festival. La force du film réside dans le fait que le comique des situations est constamment subordonné à un pur cadre fantastique, comme en témoigne la scène de la messe noire: la maladresse loufoque des personnages est contrebalancée par cette conformité inquiétante aux rites sataniques (pour *fantasticologues* averti) et l'arrivée du diable sous la forme d'un bouc a de quoi figer les rires. Le *look* final de Satan, du plus bel effet, relève de toute une iconographie directement inspirée des récits des sabbats du Moyen-Âge (pensons aux peintures de Goya). Cet équilibre précaire entre fantastique et comédie est toujours maintenu et arrive par moments à déstabiliser le spectateur (sans compter l'aspect sombre et chaotique de Madrid où se déroule l'action). *Day of the Beast* constitue donc une grande réussite et c'est avec impatience que nous



Day of the Beast

attendons *Perdida Durango* (la suite de *Wild at Heart*), le plus récent long métrage qu'Alex de la Iglesia a tourné aux États-Unis.

GAMÉRA II : THE ADVENT OF LEGION

La tortue géante propulsée par ses flatulences atomiques est de retour! Mais même les détracteurs de la super tortue (qui n'ont vu sans doute que les films des années 60) devront faire amende honorable devant cette production digne des meilleurs *kaiju-eiga* (films de monstres). On y retrouve avec bonheur tous les éléments propres au genre : un monstre géant défendant la race humaine, un danger provenant des confins de l'espace et ayant par conséquent une origine vague (laissant ainsi libre cours à toutes sortes d'interprétations), militaires et scientifiques conjuguant leurs efforts, destructions apo-



Day of the Beast

calyptiques, la nature à la fois bienveillante et incontrôlable, caractère sacré et mythologique des monstres. Le nom de Légion est littéralement puisé dans la Bible, alors que Gaméra représente en somme le dieu salvateur qui, apparemment mort dans l'explosion d'une cité (toujours les réminiscences de la peur atomique), sera ressuscité par les prières d'un groupe d'enfants entourant sa dépouille. Finis les gamins criards chevauchant leur grosse tortue à réaction dans ces bandes infantiles et opportunistes des *sixties*. Maintenant Gaméra a droit de cité à côté de Godzilla et compagnie, d'autant plus que la scène des insectes géants dans le métro évoque par son atmosphère effrayante celle de la naissance du ptérodactyle géant de *Rodan* (I. Honda, 1956) dans lequel le monstre dévore des larves gigantesques dans une mine inondée. *Gaméra II* comporte bien sûr son lot de scènes impressionnantes, notamment celle où notre tortue favorite est *envahie* par un essaim d'insectes géants. Le film renoue avec l'enchantement, la poésie (le magnifique plan du corps de Gaméra parmi les vestiges de la cité éclairée par le couchant) et le délire d'un genre qui, depuis le milieu des années 50, malgré quelques périodes léthargiques, semble indestructible. Et c'est heureux pour nous.

YAMATO TAKERU

Un autre bel exemple démontre que les cinéastes japonais s'inspirent souvent de la mythologie locale en matière de fantastique. Les studios TOHO (responsables des films de Godzilla) ont produit en 1994 cette impressionnante fresque où se côtoient chevaliers, divinités, sorciers et monstres géants, dont un superbe dragon à huit têtes. Eiji Tsuburaya avait déjà par ailleurs créé une bête semblable dans un film en 1959, *The Three Treasures*, qui a servi de modèle pour Ghidrah, le célèbre pote de Godzilla. Il va sans dire que le dragon de *Yamato Takeru* demeure à ce jour l'un des monstres les plus complexes issus de la TOHO. Le film s'adresse sans détours à un jeune public mais les nostalgiques des films de Sinbad y trouveront leur compte. À cet égard, il serait intéressant de comparer ce film à *Majin* (K. Yasuda, 1966) qui fut également présenté à FANT-ASIA. Produit à un moment où la mode du *kaiju-eiga* commençait à présenter des signes d'essoufflement, *Majin* tente de mêler différents

genres et diverses influences (le *Majin* s'inspire directement du Golem allemand). En fait, mise à part la scène d'ouverture qui instaure un climat fantastique, *Majin* prend des allures de drame historique durant la première heure. Arrive alors la statue géante animée (toujours l'invocation du dieu protecteur) qui vengera l'affront qu'on lui a fait. Le film avait semble-t-il été produit à l'époque pour un jeune public qui cependant fut bien déçu par l'arrivée tardive du *monstre* et sa présence trop brève à l'écran. Quoi qu'il en soit, *Majin* demeure un grand film avec des effets spéciaux qui, même aujourd'hui, impressionnent, et une bande sonore où se mêlent la superbe partition du grand Akira Ifukube (compositeur attitré de la plupart des Godzilla) et ce bruit d'un pas lourd et menaçant qui, surgissant de la nuit dès le début du film, annonce la venue, la colère et la puissance du géant de pierre.

JET LI EN VEDETTE

FANT-ASIA a présenté cette année pas moins de sept films mettant en vedette Jet Li, dont l'audacieux *Once Upon a Time in China and America* qui plonge l'un des grands maîtres des arts martiaux dans l'univers du Far West. Wong Fei-Hong rencontre Billy The Kid: imaginez le choc culturel. Toute la dimension hétéroclite du film renvoie bien sûr à l'univers bigarré et carnavalesque du western spaghetti (à commencer par le titre hommage). Wong se bat contre les Indiens et se fait ensuite adopter par eux, son fidèle Seven change les règles de la traditionnelle bataille dans le saloon, tandis que le chef des voleurs mexicains affiche une mine à la Fu-Manchu. Même Billy The Kid veut apprendre le kung-fu! Le ton parodique du film (même *Dances with Wolves* y passe) est cependant continuellement rehaussé par une approche stylistique extrêmement soignée. La photographie y est entre autres superbe et lors du combat final la caméra ne cesse de ponctuer les brèves pauses par des plans d'ensemble ou des mouvements ascendants qui viennent magnifier, dilater l'action. Il en résulte une sorte de transcendance du temps et de l'espace si caractéristique des westerns classiques. Et bien sûr est d'abord abordé le thème incontournable de la place de l'étranger dans l'édification de la nouvelle nation. Enfin! *Les petits Chinois* sortent de leur blanchisserie pour aller rosser les cowboys!



Gaméra II

Si *Once Upon a Time ...* fut une agréable surprise, on ne peut en dire autant du décevant *Black Mask* tourné en grande partie pour le marché américain. En voulant justement trop se conformer aux créneaux du cinéma d'action hollywoodien, le film perd l'extravagance et l'originalité qui caractérisent le cinéma d'action hongkongais. Jet Li affublé d'un stupide masque et brandissant une mitraillette ne se distingue guère des héros américains aux gros biceps qui flinguent tout ce qui bouge. Par contre, Jet Li se battant à mains nues ou en se servant d'accessoires en apparence anodins, nous voilà dans l'univers délirant et amusant auxquels nous ont habitués les films d'action chinois.

En terminant, quelques autres titres qui nous ont particulièrement impressionnés : *Fudoh: The New Generations* (Takashi Miike, 1996), *Ashes Of Time* (Wong Kar-wai, 1994), *The Bride With White Hair* (Ronnie Yu, 1992), *Drunken Master 2* (Liu Chia-Liang et Jackie Chan, 1994) et *The Last Hero In China* (Wong Jing, 1993). **S**

Alain Vézina